

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La morte saison aidant, les modes ne nous présentent en ce moment rien de bien saillant : aussi notre intention est-elle de nous occuper de la toilette sérieuse, de celle que portent quelques « vieilles femmes » qui ne subissent pas le fol engouement du jour.

Il n'y a plus d'enfants, dit-on ; avec quelle vérité on pourrait ajouter que la « vieille femme » a disparu ! — A qui la faute ? — Au progrès, aux modes actuelles, à la coquetterie ; ces trois puissances coalisées l'ont rayée de la société.

Les teintures perfectionnées ont supprimé les cheveux blancs ; et, d'ailleurs, les coiffeurs sont là avec leurs postiches ; les dentistes nous ont donné les râteliers ; enfin, la parfumerie nous a fourni les teints de lys et de roses ! Quant à bien habiller une pareille réunion de perfections artificielles, la couturière et la modiste se sont rencontrées à point pour répondre de tout !

Voilà comment il est si rare, aujourd'hui, de rencontrer une femme franchement vieille, montrant un visage respectable encadré de beaux cheveux blancs, habillée avec simplicité et sans recherche aucune.

Personne n'y gagne, cependant, ni la famille, ni la société, ni la femme elle-même ! Absorbée comme elle l'est par les nombreux soins qu'il lui faut donner à sa personne, elle n'a plus le temps d'être aimable. On ne retrouve point, dans la vieille femme de notre époque, cet agréable causeur et ce précieux conseiller qu'on aimait à entendre et à consulter dans les cas difficiles. Pourtant, si l'on y réfléchissait bien, on se serait vite convaincu que les ruses et les artifices ne trompent plus personne, de telle sorte que, le mystère découvert, il ne reste que la moquerie dont on est l'objet !

Les femmes influentes ont toujours été les vieilles femmes. Le cœur, la raison, l'intelligence sont immortels : une femme qui possède ces dons peut braver l'outrage des années.

Nous n'avons pas l'intention, par ce qui précède, de prouver que, passé le temps de la jeunesse, les femmes doivent négliger leur toilette et dire un éternel adieu à tout ce qui peut constituer l'élégance ; notre avis, au contraire, est que l'âge mûr et la vieillesse ont besoin d'être rehaussés par une mise soignée, pour se montrer aussi agréables que possible. Mais qu'on ne nous parle pas de la grand-mère coquette, dont le cou est nu, dont les

épaules sont à peine voilées ! Une telle tenue n'est point de leur âge. Elles paraissent également ridicules, coiffées d'un de ces chapeaux enlevés qu'on perche sur le sommet de la tête, ou affublées d'un costume collant de jeune femme ! Et pourtant on en voit !..

A partir de cinquante ans, une femme de goût ne manquera jamais d'adopter les couleurs sombres, et si, par sa position sociale, elle est forcée de paraître dans les réunions mondaines du soir, elle ne le fera que couverte de dentelles. Arrivée à cet âge, on ne sort guère sans un vêtement additionnel quelconque, et l'on doit choisir de préférence les plus amples. On évite avec soin les colifichets et l'on fait en sorte que l'ensemble de la toilette, tout élégante qu'elle soit, ne paraisse pas trop jeune. Il vaut mieux entendre dire de soi : « Voilà une femme qui paraît jeune pour son âge ! » que de s'exposer à une appréciation de ce genre : « Elle a beau chercher à se rajeunir, elle n'en semble que plus vieille ! »

Voici, pour les chaleurs, une élégante toilette de ville qui nous paraît réunir toutes les qualités désirables. Elle est en soie et grenadine noire : — Jupon de faille, à courte traîne, entouré d'un volant plissé à larges plis plats, de trente centimètres, surmonté d'une tête toute collisée, haute de dix centimètres. Polonaise en grenadine de soie, dont le bord inférieur est orné de guipures noires sortant d'un coulissé de faille qui forme la tête. Un coquillé de dentelle, peu fourni (style de couture), forme les bretelles sur le corsage ; ces



P. N° 271. — CHAPEAU Montagnard.

bretelles se réunissent au bas de la taille devant et derrière sous un nœud de ruban. Dentelles et nœuds au bas des manches. La tunique est relevée derrière par des cordons que l'on accroche à des boutons placés au bas du dos. — Un mantelet en grenadine pareille, garni d'un volant de même étoffe, orné de guipures, complète la toilette; il est montant, garni d'une ruche de dentelle autour du cou et sur le milieu des devants; la pèlerine est maintenue au milieu de la taille derrière et les pans en sont très-longs. Col et sous-manches en batiste ourlée à jour et bordée de valenciennes. — Chapeau fanchon en dentelle noire, ruchée pour le diadème.

A partir de soixante ans, une femme a le droit de s'affranchir absolument de toute mode; qu'elle s'habille selon sa convenance, pourvu qu'elle ne soit pas ridicule, personne ne songera à la critiquer. C'est le moment d'exhiber franchement ses cheveux blancs, de porter ses vieilles dentelles sur des bonnets montés, et de s'envelopper dans les cachemires antiques. Nous connaissons une douairière qui porte audacieusement une *douillette* lorsqu'il fait froid, et ne sort jamais sans son *ridicule*; jamais elle n'a voulu abandonner ces deux anciennes coutumes. Elle nous amuse beaucoup lorsqu'elle vient à parler de la mode. Son intention, dit-elle, est de « la suivre de loin, pour ne froisser aucune opinion. » Sa femme de chambre lui confectionne robes et chapeaux d'après ses indications, et vraiment la tenue de cette bonne dame est irréprochable de netteté et de confortable. Nous tâcherons de ne jamais oublier un si rare exemple, car il est excellent à suivre.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 271.

CHAPEAU *Montagnard*, en paillason noir. — Haute calotte et passe relevée tout autour, sur les côtés surtout. La passe, doublée de surah noir, est bordée d'un galon perlé. Un large velours entoure à plat la calotte, et toute la garniture (plume amazone noire, coques de velours noir, oiseau de fantaisie) se groupe sur le côté. Une torsade de velours entoure le dessus du chapeau, formant ainsi une couronne sur les cheveux et un nœud à bouts flottants derrière.

G. N° 540.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Costume en tissu fantaisie de laine gris foncé et carreaux de ton camaïeu assorti. — Jupon à courte traine, plat devant, avec pli Bulgare formé sous un pouff. — Deux écharpes quadrillées, bordées d'uni, forment le tablier par de gracieuses draperies qui se perdent sous le quadruple pli. — Corsage en quadrillé, à basques plates; manches en uni, terminées par un cornet entouré d'une bande quadrillée nouée sur le dessus. — Lingerie en batiste plissée, avec ourlet à jours. — Chapeau de paille grise, baissé devant, relevé derrière, entouré d'un velours noir et garni d'une aile et d'un long filet en soie grise frangé. Ce filet recouvre la calotte et forme une sorte de bouillonné d'où s'échappent des coques de velours; il retombe ensuite sur les cheveux avec une bride en velours.

2. Costume en gaze crème et taffetas lilas. — Jupon à traine peu accentuée, entouré d'un premier volant plissé, puis d'un second monté à plis creux; au-dessus de cette garniture, le jupon est rayé, à 25 ou 30 cent. de hauteur, de bouillons dont les coulisses forment saillie. — Tunique-tablier entourée d'un volant plissé, drapée en pouff derrière, puis resserrée sous un large nœud de ruban lilas dont les bouts flottent sur le bas carré de la tunique. — Corsage en taffetas lilas, à basques plates entourées d'un gros liséré, et ouvert en châle dans le haut. Fichu *Charlotte Corday* en taffetas, orné de franges assorties et croisé sous un nœud. Cornet en gaze plissée au bas des manches et nœud de ruban lilas. — Lingerie en crêpe lisse blanc plissé. Chapeau de paille anglaise noire, garni de velours noir, avec groupe de roses et de violettes blanches, celles-ci tombant en traine. Bandeau de velours et groupe de roses.

G. N° 541.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en taffetas noir et tissu de fa-

taisie (soie et laine) gris perle. — Jupon ras-terre, entouré de volants plissés. — Corsage uni, ouvert en châle; manches presque plates, garnies d'un plissé à la vieille. — Tablier à la Juive, en tissu soyeux dont le dessin simule des écailles. Ce modèle forme un plastron de devant du corsage ouvert, avec simple tour de cou pour le dos, orné d'une collerette *Médicis* et de franges tombantes. Guirlande mignonne, brodée de soie ou de laine de couleur autour de tous les bords du vêtement; frange à tête grillée dans le bas du tablier. — Lingerie en batiste plissée.

2. Robe de chambre en cachemire écossais blanc et rose. — Le devant affecte la forme princesse; le dos est ajusté, et la jupe est montée par un quadruple pli. Le bas est garni d'un volant coupé en biais, à tête dentelée, formée par une ruche en taffetas rose. Ruche semblable sur le milieu devant, autour du cou, des parements de manche et des revers des poches. Nœud de ruban dans le haut. — Bonnet-coiffure exécuté en bandes de mousseline brodée. Ces bandes sont coquillées sur le sommet et forment traine. Nœuds de ruban rose.

G. N° 536.

1. Chapeau en feutre gros bleu. — Passe renversée, doublée d'un plissé en organdi. Bandeau composé d'un nœud, genre alsacien, en foulard damassé bleu, traversé par une aile d'oiseau, et d'une demi-guirlande de raisin blanc avec feuillage. Une grande plume amazone bleu ombré orne le dessus du chapeau avec des grappes de raisin blanc doré.

2. Bonnet en mousseline. — Large fond, entouré d'une dentelle en tulle brodé, posée à plat au milieu devant, coquillée sur les côtés et derrière. Ruban violet drapé sur le sommet et formant des nœuds dans le coquillé.

3. Coiffure de soirée. — Cette coiffure est formée par un coquillé de dentelles blanches s'abaissant en traine sur le chignon avec des cordelières à glands d'or. Elle est garnie d'une touffe de plumes de héron dont le pied se perd sous un motif derrière.

4. Chapeau capote en velours marron. — Plume havane posée à plat tout autour; larges nœuds de velours marron sur le côté et dessus.

5. Chapeau de feutre gris perle. — Une écharpe en gaze lamée argent forme un fond mou. Les deux extrémités de cette écharpe se réunissent dans le bas derrière, d'où elles retombent naturellement. Bandeau de mères sauvages.

6. Parure pour robe ouverte, en jacons brodé. — Cette parure comprend deux cols, l'un montant, l'autre rabattu; celui-ci entoure un plastron de petits plis. — Sous-manche assortie.

7. Vêtement d'intérieur en joli moleton de laine blanc. — C'est un paletot demi-ajusté, ouvert en châle, garni de boutons sur les côtés et fermé au milieu sous un nœud de ruban. Lisérés de faille sur tous les bords, autour du parement des manches et aux poches.

8. Vêtement d'intérieur en molleton de laine blanc. Col rabattu en velours. Bandes de velours sur toutes les coutures du dos; mêmes bandes garnissant les devants et le parement des manches.

9. Double nœud de cravate en ruban lilas à bouts brodés.

Description de la gravure colorée n° 1232.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en barège de couleur chamois et taffetas havane. — Jupon à courte traine et pli Bulgare; quilles de plissés ornés de ruchés rayant les côtés; volant plissé surmonté de bouillons coulissés dans le bas du jupon devant. — Les deux tabliers sont rayés au milieu par plusieurs coulisses et garnis de biais sur leurs bords inférieurs. — Corsage à longue basque derrière, garni devant d'un plastron en taffetas havane plissé, et d'un col montant de même étoffe. Plissés en taffetas rayant la manche sur le dessus, et revers avec nœud dans le bas. — Lingerie plate en toile blanche.

2. Costume en fantaisie de laine gris uni et limousine rayée assortie. — Jupon à courte traine, entouré d'un plissé en uni, lequel est surmonté d'un large bouillon en limousine, puis d'un autre volant de fantaisie ornée d'un plissé. Ce bouillon forme deux rangs de coulisses en haut et en bas, avec tête bordée de noir et ruchée. — Tablier carré en limousine, à bords noirs, garni devant de nœuds papillon en ruban noir, et coulissé derrière avec tête plissée et nœud de ruban semblable. — Cuirasse en limousine bordée de noir et garnie, au milieu derrière, d'un nœud de ruban assorti aux autres. Boutons noirs et col rabattu ornant le devant du corsage. Manches en fantaisie unie, terminées par un parement de soie noire bordé de gris, et boutonnées sur le dessus. — Lingerie plate en toile, avec ourlets à jours. — Chapeau de paille gris foncé, à passe enlevée et bordée de faille noire. Guirlande de boutons d'or posée à cheval sur la calotte, avec boucles plates en ruban noir.



CHAPEAU
Nœuds de chapeaux

PLANCHE G. N° 556. — DESCRIPTION, PAGE 410.



CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

Modèles de chapeaux de Mme de Bysterweld (rue du faub. Saint-Honoré, 8).

CHRONIQUE MONDAINE

Par la chaleur dont nous jouissons, l'onde amère est ce qu'il y a de plus à la mode. On ne rencontre que gens partant pour l'Océan, et c'est à qui dressera sa tente sur la plage, de Calais à Biarritz; le littoral maritime fait prime, et hors l'eau salée, il semble qu'il n'y ait point de salut. Notre pauvre humanité se retrempe à force : puisse-t-elle ressortir des flots rajeunie et régénérée!

En attendant, la République, amie du progrès, n'a pas modéré le déploiement de luxe des filles d'Ève, et jamais les bains de mer n'ont été si élégamment suivis. Les costumes, tout en laine unie ou rayée de tons très-tranchés, avec le mantelet-capulet croisé en fichu et se nouant par derrière sur le cotillon, sont en grande faveur pour les promenades du matin sur la plage. Très-élégantes aussi, les toilettes en batiste de couleur unie, garnies de guipures de la même nuance que la robe ou de broderies anglaises.

Les foulards ont également la vogue. On combine des costumes avec des foulards de ton différent, et en mêlant les dessins, le pompadour avec l'uni, les rayures avec les quadrillés. C'est d'un effet pimpant très-heureux.

Quant aux chapeaux, autant de têtes, autant de formes. L'anarchie la plus complète règne en matière de coiffure. Il y a cependant un chapeau de paille qui semble rallier le suffrage universel : on l'appelle *tarte à la crème*, à cause de sa forme ronde et des bouillonnés blancs en gaze qui le garnissent.

Parti de Trouville, ce chapeau a rapidement conquis tout le littoral de l'Océan, et s'y promène en maître.

* *

La simple fermeture de l'enveloppe gommée a fait son temps. Voilà que reparaissent les cachets pour sceller les lettres.

J'aime cette mode qui ramène les devises, lesquelles ne peuvent plus guère être employées qu'en cette occasion. — Il serait peut-être à propos de rappeler à ceux qui voudraient se choisir une devise les préceptes des maîtres en ce genre de science.

D'abord, il faut que la devise soit ingénieuse et bien appropriée au caractère et à la situation de celui qui l'adopte. Elle doit avoir un corps et une âme, c'est-à-dire un objet matériel et une légende. Gilles Ménage dit que la légende sera concise et légèrement destournée, sans aucun subterfuge et par un élégant sous-entendu. Et Henry Estienne que « l'âme de la devise doit tous jours estre assez modeste que celui qui l'arborre en puisse faire application sur luy-mesme, et qu'il en puisse avoir fait composition sans outrecuidance ou vanité mal-sévante. »

Il faut, en outre, que le genre de l'objet matériel et le sexe de la personne soient identiques. La légende ne devrait jamais avoir plus de huit syllabes, mais on s'est donné des licences en ce genre, comme en poétique.

* *

On pourrait reprendre quelques devises portées autrefois par des gens illustres, et qui s'appliqueraient bien à certaines personnalités de notre époque.

Une personne qui se reconnaît un esprit pointilleux et prêt à la riposte adopterait des feuilles lancéolées, portant en exergue : *Que nul ne s'y froite!* Ou bien la devise de Louis XI : un porc-épic et la même âme ou légende.

Un caractère bouillant et hardi prendrait la devise de don Juan d'Autriche : une fusée et : *Da l'ardore, l'ardire* (l'excès de mon audace vient de mon ardeur).

Une veuve inconsolable, celle de la duchesse douairière de Créquy : une tourterelle et : *Piangio sua morte, a mia vita* (je me plains de sa mort et de ma vie).

Une voyageuse infatigable, celle de la reine Christine : une hirondelle et : *Pour chercher mieux.*

Une femme timide et jolie, celle de dona Rosa de Lascaris : un bouton de rose et : *Je ne puis paraître sans rougir.*

De nos jours, la marquise de B... , à l'esprit élevé, vient de faire graver sur son cachet d'améthyste un arbre isolé sur une montagne, avec ces mots : « Ceux qui vivent dans les hauteurs sont solitaires. »

* *

Un cachet qu'on choisirait en matière précieuse, dont on composerait la devise pour la personne à qui on la destinerait, pourrait très-bien s'ajouter à la liste des présents à offrir à ses amis, et constituerait, selon les circonstances, soit une douce flatterie, soit une fine ironie.

L. S.

UNE VILLE D'EAU

Dieppe, il faut le reconnaître, est bien embourgeoisée, mais c'est toujours Dieppe, la première *watering place* de France, par rang de date d'abord, par le charme ensuite de ses riants environs. A ce titre, Dieppe est certaine d'appeler toujours à elle un monde aristocratique, qui s'y rend de prédilection et de parti pris. Elle est devenue ville de plaisance, aux mœurs calmes, et elle s'est fait une spécialité qui a bien son mérite : on y ébauche des mariages! Après la saison des bains on se marie, puis l'été suivant, et souvent plusieurs étés de suite, on revient par reconnaissance à cette même plage où l'on s'est connu et parfois aimé.

L'élément aristocratique à Dieppe, en ce moment, est très accentué, ainsi qu'on en peut juger par les notoriétés du monde qui s'y rencontrent et parmi lesquelles se trouvent : MM. le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Divonne, le comte d'Estampes, dont le yacht est à l'ancre dans un des bassins de la ville; le comte de Turenne, le comte d'Azincourt, Robert d'Houdemare, etc.

Le yacht de M. le comte d'Estampes n'est pas le seul à Dieppe. Plusieurs autres, sous pavillon anglais, sont entrés dans le port ces jours derniers. Ce sont des modèles d'installation et de construction, tous d'une propreté exquise. Les maîtres d'équipe et les dames qui les accompagnent ont des costumes spéciaux.

Celui des femmes est curieux; il est en petit drap léger, de couleur bleue. La jupe, ronde d'en bas, est garnie d'un volant avec gros ruché au-dessus et bordé d'un demi-lacet de laine rouge; la basque du corsage est également historiée de lacet de laine rouge, formant des arabesques dentelées à la taille. Ce costume participe tout à la fois de l'uniforme de la cantinière, de l'habit d'amazone et du costume fantaisiste de la bohémienne. Le chapeau est rond, à petit bord; le dessus en toile cirée et le dessous en paille brune.

Ce n'est ni pittoresque, ni original, et nous doutons que, malgré la manie d'imitation qui règne chez nous, les jolies canotières du port d'Asnières soient tentées de l'adopter. Il ne faut cependant jurer de rien.

On entend parler anglais partout à Dieppe en ce moment : aux tables d'hôte, à l'établissement, dans les rues, sur la jetée, aux ruines du château d'Arques, au bal, au bal surtout.

C'est le monde anglais qui donne le plus de verve à ces réunions, où les jeunes femmes françaises ne se montrent que très-exceptionnellement. Les choses se passent de la même façon à Boulogne-sur-Mer et dans toutes nos stations hydrominérales.

Sous la Restauration, et encore sous le règne de Louis-Philippe, les bals des casinos étaient des assemblées charmantes; on s'y mêlait volontiers. Tout est changé maintenant. L'amour de l'égalité est si sincère chez nous, que jusqu'aux femmes de parvenus qui ne veulent plus se commettre au bal avec des *inconnus*.

Telle est la cause de la disparition complète aujourd'hui du quadrille. On ne danse plus, on valse. C'est que, dans le quadrille, on est exposé à se trouver face à face avec toutes sortes de gens. A la valse, il n'en est pas de même, une femme, une jeune fille ayant le droit de refuser le cavalier qui vient la solliciter de valser avec lui.

Ainsi, voilà la valse, contre laquelle on fut si longtemps en défiance, réhabilitée dans les bals publics des casinos, grâce au principe d'égalité.

C'est également à ce principe qu'il faut attribuer l'abolition qui se prépare de la fameuse poignée de mains, le *shake hands* des Anglais; cela commence à ne plus guère se pratiquer, surtout entre hommes et femmes. Le salut redevient à la mode comme au temps de nos devanciers de la belle France de qualité. La *poignée de mains* ne se maintiendra qu'entre gens de relations intimes; elle était devenue un véritable abus.

Mais, si l'absence des femmes de haute condition dans les bals du Casino de Dieppe est remarquée, les *grandes dames* ne se privent pas pour cela du plaisir de la danse; elles ont des sauteries privées. Et, à ce sujet, l'une d'elles, l'autre soir, présidait à une petite fête où il avait été dit qu'il n'y aurait que de jeunes et jolies femmes. Ce bal a eu lieu et a réussi; il a fait même beaucoup d'amies à la maîtresse de céans qui, malgré la consigne restrictive proclamée très-haut par elle à l'avance, avait eu l'exquise courtoisie d'étendre ses invitations, sans considération d'âge. Cette consigne, en apparence rigoureuse, était devenue une flatterie d'un raffinement exquis.

On se demandait, à ce propos, ce que pouvait être, en effet, une *jeune femme* et une *jolie femme*! A quelle limite finit exactement la jeunesse des femmes du monde? C'est non moins vague lorsqu'il s'agit d'une jolie femme! L'arbitraire se fait nécessairement ici une large part. Une femme est jolie selon les uns, et elle ne l'est pas selon les autres. Le joli est une chose à laquelle la pensée seule attache une signification. Il n'en est pas du joli comme de la beauté, qui a son type arrêté, quoique souvent elle diffère selon le pays. En général, quand on entend dire qu'une femme est jolie et même jeune, c'est toujours sous bénéfice d'inventaire qu'il faut accepter cette qualification, et il est certain qu'une maîtresse de céans qui dit qu'elle ne recevra, en telles circonstances, que de jeunes ou de jolies femmes, se réserve forcément de faire des invitations à beaucoup de ses amies qui ne sont ni jeunes, ni jolies.

Les élégantes qu'on rencontre à Dieppe le sont plutôt par l'excellence de leur tournure et la bonne appropriation de leur toilette à leur individualité, que par les audaces ou l'excentricité de leur mise. C'est à peine si l'on aperçoit ici une robe franchement fourreau. Les coiffures sont des fantaisies dans lesquelles la chevelure artificielle joue un rôle modéré. Les robes sont de teintes calmes et douces. La popeline et les beaux tafetas gros grain, noirs, gris ou marrons, dominant. Les corsages sont fort ajustés, les jupes relevées, mais non collantes.

Nous oublions de mentionner, parmi les distractions qu'on trouve à l'établissement de Dieppe, un petit sport qu'on désigne sous le nom de *Courses de salon*. Sur une table ronde, au tapis vert figurant le turf, sont huit rails circulaires dans lesquels s'emboîtent huit chevaux en fer montés de leurs jockeys. Ils sont mis en mouvement par un mécanisme caché. A un signal donné, ils partent, et celui des huit chevaux qui s'arrête le plus près, mais en deçà du poteau gagnant, est le vainqueur de la course. C'est une occasion de paris. La mise pour chaque tournée est d'un franc par cheval, ce qui constitue une poule de huit

francs; mais chaque course comporte plusieurs séries de parieurs, et cette poule de huit francs peut être ainsi multipliée à l'infini. Celui qui fait jouer retient une prime de 50 centimes par poule, et, à ce jeu, il réalise, dit-on, de gros bénéfices. C'est une roulette équestre, très-ingénieuse et fort anodine en apparence, mais on s'y passionne néanmoins comme au trente-et-quarante, et certainement plus encore qu'aux paris mutuels, qui ne sont plus admis sur nos champs de courses.

Il y a cinq ou six ans, dit-on, que ce même sport existe et prospère à Trouville. La roulette disparaissant et ce jeu toléré, c'est à n'y rien comprendre.

Eugène CHAPUS.

PARIS SOUTERRAIN

Il faut avoir des étrangers chez soi pour penser à visiter les égouts de Paris; pourtant c'est une promenade curieuse, intéressante et propre. Avec un flacon à la main comme en-cas, on peut affronter cette odeur fade de cour humide, qui devient rarement une très-mauvaise odeur maintenant.

Par un escalier en spirale garni d'une toile, on descend dans le maître égout, c'est-à-dire sous une voûte à laquelle est suspendu par des crampons un gros cylindre qui renferme l'eau de la Dhuy, venant à Paris.

En bas, coule l'eau sale, entre deux pavés et entre deux rails. Sur ces rails on place de petits wagons découverts, entourés d'une balustrade de cuivre et portant aux quatre coins de grosses lampes avec des globes.

Ces wagons ont été faits en 1867 pour la visite des souverains de l'Europe. Quand les voyageurs y sont installés, — et quels voyageurs! beaucoup de femmes élégamment mises, des ingénieurs, des étrangers, — on pousse à bras ces wagons de la place du Châtelet à la rue de Rivoli. Là, on tourne sous une voûte beaucoup plus étroite; il n'y a de place que pour le wagon et un homme de chaque côté.

On vous met un brancard et une barre horizontale, les hommes s'y attellent et partent au pas de course. On passe devant toutes les rues adjacentes, dont le nom est écrit au front de chaque petite niche représentant l'égout de la rue, et l'on arrive ainsi à la place de la Concorde.

Ici, la voûte s'élargit, des réflecteurs l'éclairent et le ruisseau se change en fleuve: on dirait un grand canal couvert.

Vous quittez les wagons pour monter sur des bateaux plats, vous êtes plus près de l'eau, ce qui est moins agréable. Les hommes vous hissent avec des cordes, et très-lestement vous arrivez au pied de la Madeleine, par un soupirail; le jour vous guide, vous montez un grand escalier; les vêtements n'ont ni poussière ni humidité, et si vous êtes bien aise de sortir de l'égout, vous n'êtes pas fâché d'y être allé.

X. V.-P.

LES PAROLES D'OR

Les soucis volent autour des lambris dorés, le chagrin plus léger que les cerfs, plus rapide que les vents qui passent au loin les nuages, monte avec nous dans le même vaisseau, court avec nous à travers les escadrons.

HORACE.

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnalités, même celui de désintéressé.

LA ROCHEFOUCAULD.

PLANCHE G. N° 541. — DESCRIPTION, PAGE 410.



TOILETTES D'INTÉRIEUR



LE MO
S
Toilettes de M^{lle} ...
de M^{lle} ...
de M^{lle} ...



Jules David
 Imp. des Biais, 66

P. Deshayes 1252
 Ad. Goubaud & Co. Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures de M^{me} Kentig, 25, Monsieur, 19. Lait Antéphelique de Candès et C^o.

Crochets de M^{me} De Vertus Sœurs, 25, Suber, 12. Eau Figaro. Boul. Bonne Nouvelle, 1.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

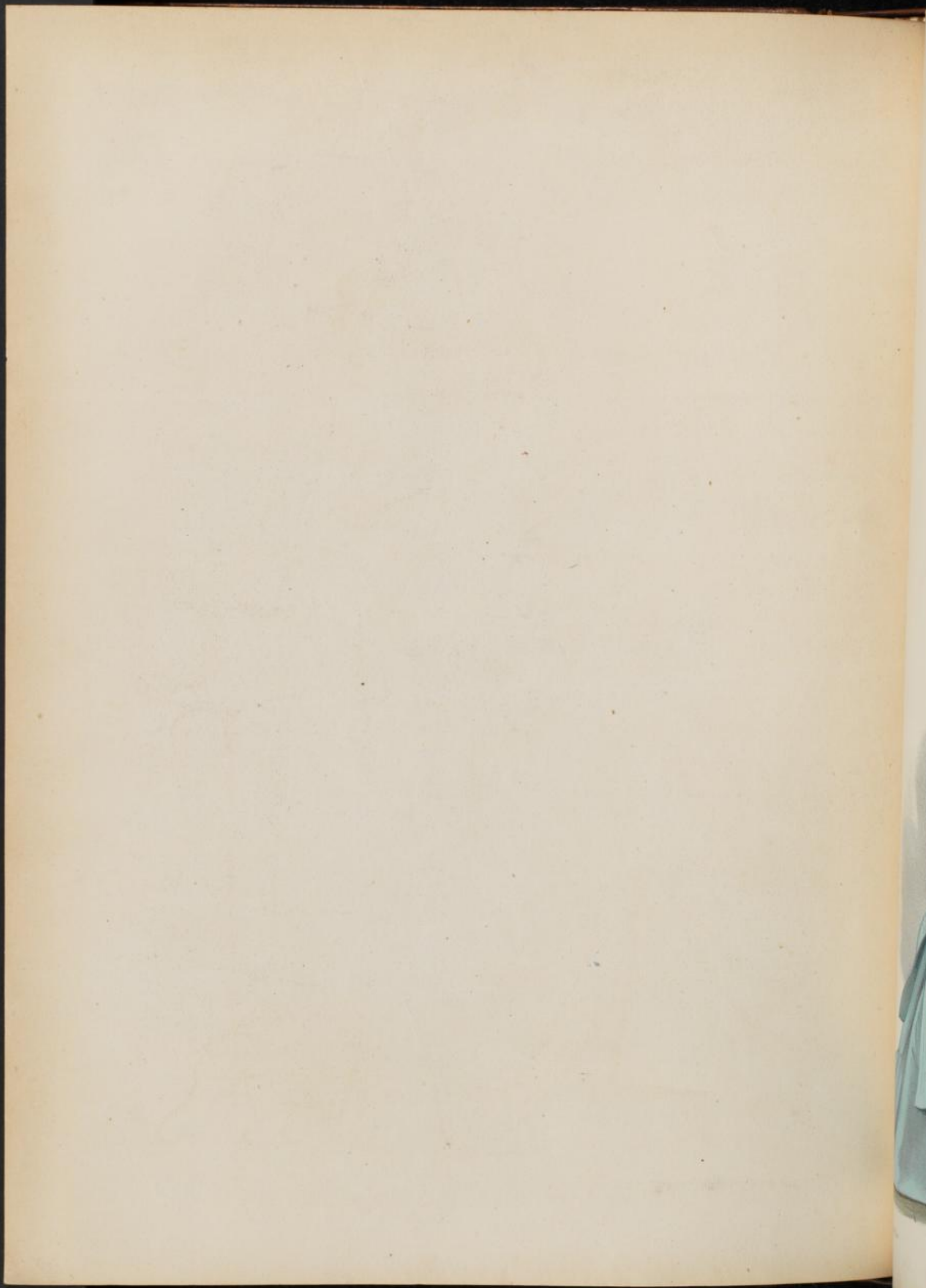






PLANCHE G. N° 540. — DESCRIPTION, PAGE 410.



MINIE

TOILETTES DE VILLÉGIATURE

LE GÉNIE DE L'ÉVASION

(SOUVENIRS DU XVIII^e SIÈCLE.)

I

On s'intéresse toujours aux histoires d'emprisonnement et d'évasion. Elles ont l'attrait d'un conte de fées, elles frappent le cœur à l'endroit sensible, l'amour instinctif de la liberté.

Le dix-huitième siècle est l'âge héroïque des prisonniers qui s'évadent, en opérant des miracles d'intrépidité et de ruse. Latude est le plus touchant de ces fugitifs.

On sait son incroyable légende; elle circulait parmi le peuple marchant contre la Bastille; la faible plainte du prisonnier de Mme de Pompadour soufflait la tempête qui la renversa. La captivité de Latude est une tâche horrible sur la mémoire de cette femme à qui on pardonnerait tant, si elle avait su pardonner. Quelle vengeance horrible et presque infernale! Trente-cinq ans de captivité, toute une existence trainée de la Bastille à Vincennes, de Vincennes à Charenton, et jetée enfin, comme un haillon humain, à la voirie de Bicêtre, en expiation d'une peccadille qu'un mois d'arrêt aurait trop punie!

Latude a vingt-quatre ans; il a ou il se croit un avenir militaire. Il arrive du Languedoc à Paris, avec la cape et l'épée, l'ardeur et l'ambition d'un cadet de Gascogne. La faveur de Mme de Pompadour pourrait le faire avancer d'emblée. Mais comment aborder l'inaccessible maîtresse? Comment attirer son regard lointain et propice comme celui d'une bonne étoile?

Son mauvais génie lui souffle un stratagème de Scapin.

Il court à Versailles, se fait recevoir à force d'instances, et dénonce un complot contre la favorite. Il a vu mettre, la veille, une boîte à la poste, par deux hommes dont il a surpris les propos suspects. Il s'agit d'un empoisonnement. La marquise le remercie, elle lui promet sa protection. Le lendemain, la boîte arrive pleine d'une mixture qu'on éprouve sur des animaux, et qui se trouve inoffensive comme une poudre de perlinpinpin.

La mystification est percée à jour.

Latude est mis à la Bastille; cinq mois après, au donjon de Vincennes. Il s'en échappe, et, avec une témérité ingénue, il court à Versailles demander sa grâce au roi. Mme de Pompadour le fait reprendre dans l'antichambre même de l'appartement royal. C'était arracher un suppliant des pieds de l'autel éperdument embrassé.

Latude est reconduit à la Bastille; on le met dans une chambre avec le jeune d'Alègre, un autre captif de la marquise, coupable d'une chanson rimailée contre elle.

C'est alors que le génie de l'évasion se développe en lui, ce génie composé de la patience des fourmis, de la force sourde des taupes, du travail silencieux des vers de terre, et qui, à toutes les facultés concentrées de l'esprit humain, semble joindre l'instinct de la bête et la puissance de la goutte d'eau creusant son rocher.

La cheminée de sa chambre, effroyablement haute, hérissée de grilles, qui aboutit au haut de la tour, est la seule issue, l'unique cratère du volcan. S'il parvient à l'escalader, il faut une échelle de corde de cent quatre-vingts pieds pour descendre, du haut de la tour, dans le fossé; une seconde échelle de bois de trente pieds pour franchir le mur qui le ferme. Latude et son camarade fabriquent leurs deux échelles, en dix ans, avec les fragments de leur linge minutieusement effilé, avec le bois qu'on leur donne pour les chauffer, et qu'ils découpent en minces échelons. Ces chefs-d'œuvre du désespoir réussissent: ils s'échappent par une nuit d'hiver, après avoir travaillé neuf heures dans l'eau glacée du fossé. Latude se réfugie en Hollande. Il est poursuivi, arrêté à Amsterdam, remis à Vincennes.

Il s'évade encore, et, avec une naïveté qui aurait désarmé la vengeance d'une Médée, la rancune d'une Frédégonde, il révèle son lieu d'asile à la femme qui le persécute, dans une lettre où il lui demande grâce et merci. La réponse est une arrestation immédiate. Il est rejeté dans un cul-de-sac de la Bastille, les fers aux pieds et aux mains, mordu par des rats qu'il apprivoise, n'ayant pour se consoler qu'un flageolet qu'il s'est façonné d'une branche de sureau trouvée dans sa paille, et sur lequel il chante ses gémissements; triste Tytore du sépulchre!

Ses forces s'épuisent, ses cheveux blanchissent, sa raison vacille, il ne lui reste qu'un souffle de voix pour crier grâce et miséricorde. Pour apitoyer les ministres, il griffonne, avec son sang, des projets de réformes sur des tablettes de mie de pain que ses geôliers jettent aux ordures. Il écrit à la Pompadour des lettres à fendre l'âme, à déchirer les entrailles:

« J'ai souffert quatorze années; que tout soit enseveli à jamais dans le sang de Jésus-Christ. Madame, soyez femme, ayez un cœur, laissez-vous toucher de compassion par mes larmes et par celles d'une pauvre mère désolée de soixante et dix ans! »

Dans une autre lettre, il lui fait le compte des heures de son lent martyre, et c'est cent mille heures! Et cette voix n'est pas écoutée, et la pierre sépulchrale que ce spectre soulève, depuis quatorze ans, en plein Paris, et en pleine lumière, retombe incessamment sur sa tête!

Un jour, des jeunes filles de la rue Saint-Antoine, avec qui il échangeait, depuis quelque temps, des signes de détresse, étalent devant la prison un grand écriteau tracé en grosses lettres, sur lequel il peut lire:

« La marquise de Pompadour est morte hier. »

Il se croit sauvé, mais l'iniquité même de son supplice l'éternise. Comment laisser reparaitre parmi les vivants ce fantôme des horribles abus du règne, le témoin criant de son despotisme? M. de Sartines ne voit en Latude qu'un vivant secret d'État qu'il faut sceller dans l'oubli. Les vexations s'accroissent, les clôtures se resserrent, de plus en plus sombres. On le traîne dans la « Cité dolente » des affreuses prisons de l'époque; il en parcourt tous les cercles d'ignominie et d'horreur. Transféré comme fou à Charenton, il est libéré un instant, repris de nouveau, puis jeté à Bicêtre, dans un cachot à dix pieds sous terre, où il gît sept ans, affamé, demi-nu, rongé de vermine.

L'arbitraire de l'ancien régime semblait vouloir accumuler sur ce malheureux toutes ses cruautés, en faire son type, son patient modèle, le *sujet* extraordinaire de ses cruelles expériences.

Une femme avait perdu Latude, une femme le sauva; une héroïque femme du peuple, Mme Legros, petite mercière qui vivait de son aiguille plus encore que de son commerce. Elle trouve, un jour, un Mémoire que le prisonnier envoyait à un président du Parlement, et que le porte-clefs chargé du message avait laissé tomber dans la rue. Elle le ramasse, elle le lit; un enthousiasme de pitié et d'indignation la saisit. Elle se dévoue, sur l'heure, comme d'un vœu soudain fait au ciel, à la délivrance de cette victime inconnue. Ce gémissement sorti du tombeau lui perce le cœur; elle va le recueillir, le propager, le grossir, en fatiguer sans relâche la cour et la ville, jusqu'à ce que la rumeur devienne un de ces orages qui emportent tout.

Trois ans durant, elle marche à son but, à travers les déboires et les rebuffades, repoussée, raillée, calomniée. Rien ne l'émeut, rien ne la rebute. Elle court de porte en porte, essuyant les avanies des valets, affrontant les menaces du lieutenant de police, qui la mande et veut l'effrayer. Elle force la porte des filles du roi, elle intéresse le cardinal de Rohan, elle émeut les Condé, elle apitoie la duchesse d'Orléans, elle attendrit Mme Necker. Toutes les hiérarchies du rang et du pouvoir, si sévèrement fermées alors aux petites gens, aussi difficiles à ébranler qu'une armée rangée en bataille, sont percées, remuées, désarmées par cette pauvre femme, qui n'a d'autre force que l'indomptable élan de son cœur.

De voix en voix, son cri de détresse arrive à Louis XVI; il accorde enfin la grâce de Latude.

En 1784, ce damné social revoit le jour, rentre dans la vie, tiré de son enfer par le bras acharné d'un ange. Sa première arrestation datait de 1749.

II

En Prusse, à la même époque, le baron de Trenck, prisonnier de Frédéric II, enfermé dans la forteresse de Glatz, pour le crime d'avoir élevé trop haut son amour, entreprenait la même lutte héroïque d'un homme seul et nu contre les portes, les verrous, les pavés et les précipices, contre des geôliers plus inexorables et plus vigilants que les dragons de la fable.

Une première fois, avec un canif qu'il a dentelé, il scie trois énormes barreaux de sa prison, effile en lanières son porte-manteau, s'en fait une corde qu'il ajuste au drap de son lit, et descend d'une fenêtre élevée de quinze brasses au-dessus de terre. Il tombe dans la vase des fossés de la citadelle; la boue l'étouffe et monte à ses lèvres; il est forcé d'appeler la sentinelle au secours.

Quelques jours après, il s'élance sur le major de ronde qui fait sa visite, lui arrache son épée, renverse le factionnaire, met en déroute les soldats du poste, saute du rempart dans le fossé et se relève sans une contusion. Mais la palissade d'un chemin couvert l'accroche par un pied au passage. Il est rapporté dans sa prison, percé de coups de baïonnettes et à demi-mort.

Il ne ressuscite que pour rompre encore une fois la pierre de sépulture abattue sur lui.

Cette fois, il a un compagnon; tous deux se jettent du haut d'un bastion. Son ami se démet le pied en tombant; Trenck le ramasse, le prend sur ses épaules, traverse une rivière avec ce fardeau, par un brouillard noir, enlève le pistolet sous la gorge deux chevaux à un paysan qui passait, et gagne au galop les frontières de la Bohême. Le voilà libre et sauvé.

Mais, pour Trenck comme pour Latude, le cachot semble être un centre d'attraction où fatalement il doit retomber. Huit ans après, il est repris, à Dantzick, par les espions du roi de Prusse.

On le transporte à Magdebourg: son cachot est une crypte creusée dans une casemate, sur laquelle pèse une voûte de sept pieds; l'étroite lucarne qui lui filtre une lueur de jour est garnie d'un triple rang de barreaux. L'audace ne peut plus rien contre cette implacable clôture, une ténacité d'insecte rongeur peut seule l'entamer. Trenck apprend l'art de saper sans bruit, de démolir sans secousse. A l'aide des fers de la porte, qu'il a descellés, il creuse un trou dans le mur. Pour dérober à ses geôliers les dégâts de ses démolitions clandestines, il piétine dessus et les réduit en poussière; puis il jette cette poussière à travers la lucarne, pincée par pincée. En six mois, la mine est percée, la voie est ouverte; une trahison la referme. La nuit même où Trenck croyait s'évader, il est transféré dans une nouvelle oubliette.

Cette fois, on ne l'emprisonne plus, on l'enterre dans un souterrain monstrueux de fer et de pierre, fermé de quatre portes, où il est garrotté les deux pieds pris dans un anneau scellé dans le mur, les mains serrées par des menottes, le corps ceint d'une bande de fer à laquelle pend une chaîne fixée dans une barre. Toute idée d'évasion paraît une démence. Un homme, enterré vivant, soulèverait plus facilement la planche de sa bierre, la terre de sa fosse, la dalle de sa tombe. Trenck entreprend ce miracle: il brise sous des torsions d'athlète l'étreinte de ses chaînes; avec la lame d'un méchant couteau, qu'il a soustrait aux yeux des geôliers, il force les serrures des deux premières portes; mais son couteau se casse dans l'engrenage de la troisième. Il cherche alors une issue sous terre, défonce le pavage du cachot, et creuse dans le sable une galerie de trente-sept pieds qui communique aux souterrains de la place.

L'idée lui vient alors d'éprouver l'âme de Frédéric, de voir si elle ne recèle pas, sous sa dureté terrible, une veine de pitié, une fibre humaine. Il propose au gouverneur de faire inspecter son cachot, de tripler le nombre des sentinelles, puis de lui assigner un jour et une heure; et, ce jour-là, à l'heure fixée, il s'engage à apparaître, en pleine liberté, hors des ouvrages de la forteresse, sur les glacis extérieurs. La gageure semble folie, on croit à une de ces hallucinations qui hantent les cachots des vieux prisonniers. Trenck alors fait tomber ses chaînes devant ses geôliers rassemblés, leur livre ses instruments, soulève le plancher et découvre sa galerie frayée et profonde comme une tranchée d'ingénieur.

Moins implacable que Mme de Pompadour, Frédéric se laissa fléchir; l'admiration lui tint lieu de clémence; il relâcha ce condamné qui faisait des miracles dans sa prison, comme les martyrs de l'ancienne Église. Trenck sortit de la forteresse par la mine même qu'il y avait pratiquée.

III

Vers le même temps, Casanova de Seingalt donnait aussi à l'Europe le spectacle de son évasion éblouissante des Plombs de Venise. Plus heureux que ne le furent Trenck et Latude, il réussit du premier coup, et ne retomba plus dans le piège. Les aventuriers échappent souvent là où les héros succombent et où les martyrs se résignent.

Le renom taré de Casanova nuit à son exploit. Il est difficile de prendre au sérieux cet aventurier à tous crins, qui courut quarante ans les tripots et les mauvais lieux de l'Europe, comme un faune mordu par une cantharide. Mais comment ne pas admirer sa fuite fabuleuse?

Avec un vieux verrou taillé en stylet, il perce des murs, il enfonce des plafonds, il déracine des pavés de marbre, il crève des toits de plomb, il brise des serres fabriquées par les serruriers de l'inquisition, et, à la barbe du Conseil des Dix, il creuse, de haut en bas, dans le Palais Ducal, un trou gigantesque par lequel il se sauve, — en sauvant un moine par dessus le marché.

IV

Les récits de Latude, de Trenck, de Casanova, voilà les *Prigioni* qu'on aime à relire, et non pas celles de Silvio Pellico qui, enfermé sous les Plombs, comme Casanova, ne sut que prier pour ses juges et baiser la clé qui l'emprisonnait.

Ce livre de Pellico est décidément trop beau pour la terre; sa patience d'ange finit par impatienter les hommes. Ce n'est plus même la résignation, c'est l'inertie qu'il offre en exemple; car la résignation, telle qu'on la comprend, telle qu'on l'aime, n'est que de la force domptée. Silvio Pellico est le Masque de coton de la captivité; je préfère ses Masques de fer.

Eh quoi! pendant ces dix années d'un supplice injuste, souffert pour sa patrie écrasée par la conquête étrangère, pas un mouvement de révolte, pas un éclair de colère, pas un geste pour secouer ses chaînes! A peine ça et là le cri souffreteux d'une brebis tondue à laquelle le vent n'est pas mesuré!

Admire qui voudra cette incurable douceur, mais les exemples d'énergie virile, de rébellion contre l'oppression, de violence faite au sort, donnés par Latude, par Casanova et par Trenck, valent mieux pour l'éducation de l'âme que la mansuétude extatique du doux Pellico. C'était un saint, il avait le droit de s'installer dans sa prison, comme dans une chasse de martyr. Mais ceux qui ne sont que des hommes, la renversent, s'ils en ont la force, dût sa chute tuer leurs geôliers, comme celle du temple que secoua Samson, le grand prisonnier de la Bible.

Paul de SAINT-VICTOR.

GASTON

(NOUVELLE HISTORIQUE.) *

I

On voit dans la ville des Césars, au milieu des monuments de tous les âges et des ruines de tous les siècles, des chaumières habitées par des ouvriers, des cultivateurs ou des marins du Tibre. Ici, un portique majestueux à côté d'un humble toit ; là, des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres rustiques sont pratiquées ; ailleurs un tombeau séculaire servant d'asile à une famille de paysans ; partout la grandeur romaine mêlée à la dégradation et à la misère.

Dans une de ces maisons de modeste apparence, à demi couverte de lierre, habitait une veuve avec deux enfants. Son mari, ouvrier laborieux, avait gagné, pendant trente années de travail assidu, une fortune honnête et était mort au moment où il eût pu en jouir ; aussi sa mémoire était-elle vénérée.

L'aîné de ses fils avait à cœur de suivre son exemple : levé avec le jour, il allait à son atelier de mouleur et n'en revenait qu'à la nuit ; les soirées et les jours de fête étaient consacrés à sa mère ; il ne connaissait pas de plus douce jouissance.

Le second, né au milieu de l'aisance déjà acquise, aimait le plaisir et se laissait volontiers entraîner par de mauvais amis. Sa mère, faible comme toutes les mères, grondait un peu et pardonnait vite. Scipion faisait de la morale à Junio, mais la morale d'un frère impatiente souvent et est toujours sans autorité.

Dans une des longues soirées d'hiver, Madalena et Scipion étaient seuls. Junio s'était échappé à la fin du souper et on ne l'avait pas revu.

— Mauvais enfant ! disait la mère en soupirant, je suis certaine qu'il est dans la cité Léonine à boire et à se disputer, dans quelque cabaret, avec ces Transtévérins qui l'ont perdu ; quelque jour il lui arrivera malheur ! Il est emporté, violent et porte plus vite qu'il ne faudrait la main à son couteau.

— Pourquoi, bonne mère, vous livrer à ces suppositions ? Junio est vif, c'est vrai ; il supporte peu la raillerie, mais il faut qu'on l'excite... hors de là, il est bon compagnon et ne commence jamais une querelle.

— Bah ! faut-il tant d'histoires pour amener une dispute et le vin seul ne suffit-il pas ? Tiens, Scipion, je suis ridicule peut-être, mais quand il n'est pas là, j'ai peur, et ce soir plus que jamais : je suis triste, j'ai comme un pressentiment de quelque malheur.

Scipion employa toute son éloquence pour calmer la tête de sa mère, mais, voyant ses efforts inutiles, il lui offrit d'aller à la recherche de Junio et de le lui ramener.

— Oh ! tu es bon et je te reconnais bien là, mon Scipion bien-aimé. Je grillais de te le dire et je n'osais t'en prier ; je sais que tu n'aimes pas ces réunions...

— Si ce n'était que cela, j'irais bien sans me faire prier, mais vous savez que Junio ne supporte pas les remontrances.

— Oui, mon enfant, le bien-être et ma faiblesse l'ont perdu. S'il eût été obligé de travailler pour soutenir sa maison, il aurait pris goût à ce travail de chaque jour ; mais il est venu le dernier, il n'a pas vu la pauvreté du logis, il n'a pas eu, comme toi, l'exemple de son père, il a été gâté par nous tous et, ne croyant pas à la nécessité de ce travail quotidien, il s'est livré aux plaisirs de son âge et à de mauvais amis qui l'ont perdu ; aussi, chaque fois qu'il me quitte, il me semble que je ne le reverrai plus.

— Allons, allons, mère, ce n'est pas raisonnable ce que vous dites-là ; mais puisque vous avez de ces mauvaises idées dans la

tête, je sors tout de suite et ne reviendrai qu'avec lui, je vous le promets.

II

A peine était-il à cent pas de la maison que la pauvre veuve, cédant à une tristesse involontaire, fondit en larmes : sa pensée se reportait tour à tour sur son mari si bon, si courageux, sur la perte immense qu'elle avait faite, et sur ses enfants dont la nature si diverse était pour elle une nouvelle source de préoccupations, lorsqu'elle entendit ouvrir violemment la porte et vit entrer chez elle, comme un ouragan, un étranger, la figure pâle et la main armée d'un poignard ensanglanté.

Frappée de terreur, Madalena recula et, n'ayant près d'elle aucun de ses fils, songea à fuir les coups de cet homme dans lequel elle ne pouvait voir qu'un de ces voleurs qui font métier de dévaliser les habitants des quartiers isolés, les assassinant à la moindre résistance. Telles étaient, en 1790, les mœurs romaines, et elles ont, il faut le dire, peu changé depuis lors.

Mais l'étranger, au lieu de se jeter sur elle pour lui arracher les clés de son petit trésor, se précipita à ses pieds, en s'écriant :

— Au nom du Christ ! Sauvez-moi, sauvez un malheureux poursuivi par la police romaine !

A ces mots, à cette invocation, toute puissante sur l'esprit et le cœur de la pieuse veuve, Madalena s'arrêta et regardant, avec plus de pitié que d'effroi, l'homme qu'elle voyait à ses genoux :

— Poursuivi ! dit-elle, et pour quelle faute ? Qu'est-ce que cette arme que je vois dans votre main ? n'est-elle pas teinte de sang ?

— Hélas oui ! ma bonne dame, et c'est là mon malheur. Je ne puis dire mon crime, ajouta l'étranger en se redressant avec une certaine noblesse ; Dieu merci ! je n'en ai jamais commis.

— Alors, pourquoi fuir, au lieu de vous justifier ?

— Les apparences sont contre moi : j'ai été provoqué, insulté, réduit à la nécessité de défendre ma vie. En me débattant contre cette fatalité, j'ai sorti mon poignard, j'ai frappé... on est sur mes traces, et si vous ne me donnez un asile chez vous, je payerai de ma liberté ce crime bien involontaire.

Madalena était saisie d'horreur et de pitié, mais elle savait à quoi elle exposait ses enfants et elle-même en donnant sa maison pour refuge à un meurtrier, et elle hésitait, combattue entre ces sentiments. La commisération l'emporta enfin : « Si c'était mon Junio qui fût là, à sa place, se dit-elle, combien je bénirais la femme qui l'aurait soustrait à l'infamie et au supplice ! »

— Levez-vous, dit-elle à l'étranger, avec une dignité calme et douce ; rassurez-vous et suivez-moi dans ce cabinet. Si vous êtes innocent, le Christ, que vous y voyez, vous fortifiera, vous consolera... Si vous êtes coupable, priez-le de vous pardonner. Restez là, jusqu'à ce que je revienne ; nul ne saura que vous êtes chez moi.

III

Les pressentiments de la pauvre mère ne l'avaient pas trompée : quelques moments après cette scène émouvante, elle entendit un nouveau bruit à la porte de son logis ; elle se précipita dans l'escalier et vit devant elle le corps inanimé de son fils, recouvert d'un drap inondé d'un ruisseau de sang.

Elle jeta un cri terrible. Junio, en l'entendant, leva sur sa mère un regard éteint et, rassemblant ses forces, il lui dit :

— Mère, c'est un châtement du ciel. Je n'ai pas voulu écouter vos conseils, j'ai désobéi à vos ordres, j'ai été puni. Pardonnez et bénissez-moi, car je sens que je vais mourir.

Les hommes qui portaient le corps étaient suivis de plusieurs agents chargés de suivre les traces du coupable et de le conduire en prison.

* L'épisode qu'on va lire se passe à Rome et à Florence, en 1790.

Madalena, ne pouvant douter que l'étranger auquel elle venait de donner asile ne fût le meurtrier de son fils, courut éperdue vers la porte du cabinet et, dans ce premier mouvement, bien concevable, d'une mère au désespoir, et surtout d'une Italienne, l'ouvrit pour le livrer à la justice et venger ainsi son fils mourant.

— Viens, misérable ! lui cria-t-elle, en se jetant sur lui comme une furie, viens voir expirer ta victime et recevoir en même temps la punition de ton crime !

En disant ces mots, elle vit l'étranger évanoui, la main encore levée vers le Christ qu'il semblait invoquer, comme elle le lui avait conseillé.

Elle rentra aussitôt : un combat terrible se livrait en elle, car il y a dans toute Italienne la foi à côté de la colère. Elle avait mis elle-même ce jeune homme sous la protection divine et elle allait, au mépris de l'hospitalité, livrer son hôte au bourreau.

« Non ! se dit-elle après un moment d'hésitation, non cela ne sera pas ! Il n'a pas, m'a-t-il dit, été l'agresseur ; s'il a menti les tribunaux sauront bien le punir, mais ce n'est pas à moi à le vendre. »

Prenant alors une résolution hardie et prompte, elle jeta de l'eau sur la figure du jeune étranger qui était empreinte d'une profonde douleur et aussitôt qu'il eût repris connaissance, elle ouvrit la croisée qui donnait sur la campagne et lui dit avec autant de calme que pouvait en comporter en cet instant son affreuse position :

— C'est mon fils que tu as assassiné... je devrais te livrer à la justice, mais je t'ai mis moi-même sous la protection du Dieu de toute bonté ; je suis chrétienne avant d'être mère. Fuis, gagne le Tibre et sors de Rome. Après..... que la justice de Dieu s'accomplisse !

Mais l'étranger, au lieu de s'enfuir, tomba à genoux devant cette sainte femme et lui dit en versant un torrent de larmes sincères :

— Non, ma noble bienfaitrice, non, je ne fuirai pas ; je n'ai point été l'agresseur, mais je n'en ai pas moins porté à votre fils un coup qui peut-être mortel. S'il en est temps encore, si ma malheureuse victime respire, laissez-moi faire, pour la sauver, tous les efforts humains. Je ne sortirai pas de Rome, mais je consacrerai, je le jure, le reste de mes jours à lui et à vous qui me sauvez.

En disant ces mots, il jeta son manteau qui pouvait le trahir et, saisissant le lierre qui couvrait la fenêtre, il se laissa glisser dans le jardin et se dirigea, non dans la campagne, mais vers l'église Saint-Pierre.

IV

Arrivé à la porte de la vaste nef, il se prosterna sur les dalles, et, après avoir prié Dieu de lui pardonner son crime presque involontaire, il lui demanda, du fond du cœur, la vie de la victime et une bonne inspiration pour lui porter secours le plus promptement possible.

Il se releva ensuite plus calme et plus fort, et se dirigea vers la demeure d'un célèbre médecin qui l'avait soigné dans une maladie grave. Il eut le bonheur de le trouver et le sollicita avec tant d'ardeur que le praticien le suivit à l'instant chez la pauvre veuve.

Elle était seule avec ses enfants ; Scipion était rentré près de sa mère en apprenant le fatal événement que sa tendresse fraternelle n'avait pas eu le temps de prévenir. En entendant frapper, il descendit et introduisit bientôt après le docteur et le jeune étranger.

Madalena, en apercevant ce dernier, n'en croyait pas ses yeux ; elle sentit son cœur battre dans sa poitrine et toute sa colère se ralluma.

— Misérable ! s'écria-t-elle, encore toi ici ! c'est lui ! ajouta-t-elle imprudemment, en s'adressant à Scipion, c'est lui, c'est le meurtrier de Junio !

Scipion, saisi à son tour d'une sorte de rage, se jeta sur le cou de son père et s'élança pour en porter un coup à l'étranger qui l'attendait sans faire la moindre démonstration et sans songer à sa défense. Mais, prévenu par le médecin qui lui arrêta le bras, Scipion ne put exécuter son dessein.

Junio, dont l'oreille n'avait été frappée jusque-là que des sanglots de sa mère, ouvrit les yeux à ces éclats de voix et, reconnaissant son adversaire, au lieu de s'irriter et de le maudire, il lui tendit la main.

Tous les spectateurs de cette scène étrange, étonnés de ce mouvement et de cet accueil, écoutaient religieusement les paroles qui sortaient avec peine de la bouche du blessé.

— Je te remercie, dit-il, d'avoir eu assez de confiance en moi pour venir recevoir mon pardon et mes adieux. Ma mère, ajouta-t-il d'une voix éteinte, ne lui en veuillez pas : c'est moi qui avais tort et qui l'ai provoqué, le vin avait troublé ma raison.

Et sa main cherchait celle de l'étranger dont les larmes coulaient silencieusement en entendant cette précieuse et suprême justification.

— Merci, à mon tour, dit-il à Junio, ce que vous faites est d'une âme noble et généreuse : mais tout ne finira pas là. J'amène avec moi l'une des lumières de l'Italie à qui je dois l'existence et à qui je devrai, je l'espère, celle de mon ami.

Ici le rôle du docteur commençait ; il exigea le calme le plus complet autour du malade, il sonda la plaie et auscultait sa poitrine, il examina sa figure, et, après cet examen, prescrivit les remèdes nécessaires.

Toutefois, malgré les regards interrogateurs fixés sur lui, il ne voulut pas se prononcer : « Tout dépendra, dit-il, de la manière dont il sera soigné. »

A ces mots, l'étranger respira plus librement ; Junio n'était pas condamné, il pouvait vivre encore, et la mère, sentant sa colère tomber peu à peu et ses yeux se mouiller de larmes, tendit à son tour sa main amaigrie à celui qu'elle maudissait naguère.

Encouragé par le changement qui s'était opéré à son égard, l'étranger sollicita la faveur de passer le reste de la nuit près du malade et de le soigner comme un frère.

Madalena se souvint que c'était à lui qu'elle devait les soins du docteur sans lesquels son fils eût certainement été perdu ; elle avait vu et compris son repentir et sa douleur sincère ; elle savait d'ailleurs par Junio que les premiers torts n'étaient pas de son côté ; elle accepta.

Dès ce moment, il fut considéré dans la maison comme un enfant de plus : les soins, les repas, les veilles, tout devint commun entre eux ; bien des nuits se passèrent au chevet du lit de Junio sans que personne se plaignît de la fatigue.

Le docteur venait souvent et chaque fois il lassait un peu plus d'espoir. Enfin il put répondre de la vie de son malade.

Ce fut une immense joie pour tous, mais ce ne fut point pour celui que nous nommerons désormais Gaston le signal de la retraite ; il tenait à compléter son œuvre.

H. RUX-FERRAND.

(La suite au prochain numéro.)

L'Exposition internationale de géographie du palais des Tuileries restera ouverte jusqu'au 15 septembre, tous les jours, de 11 à 5 heures.

Le prix d'entrée est ainsi fixé : mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, 1 fr. ; le lundi, 2 fr. ; le dimanche, à partir de 9 heures, 25 c. — Musique militaire les lundis et vendredis, de 3 à 5 heures, sur la terrasse du bord de l'eau. — Les maîtres

de pension, avec plus de douze élèves, seront admis tous les jours à raison de 10 c. d'entrée par élève. Les officiers, ainsi que les écoles de la guerre et de la marine en uniforme, payent en semaine 50 c.

Les visiteurs qui en font la demande reçoivent du commissariat général des billets pour la manufacture des Gobelins, Sèvres, le musée de Cluny, la collection d'instruments du Conservatoire de musique, le musée Gallo-Romain (Saint-Germain), Kemr (Compiègne).

Description de la figurine coloriée L. n° 48.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Jupou en faille bleu électrique monté à plat devant et sur les côtés, avec de gros plis derrière; ces plis sont resserrés dans le bas sous un large nœud de ruban à bouts tombants. — Polonaise en cachemire écar, formant un écart à partir du bas de la taille. Plissé plat, en faille bleue, sur tous les bords, formant aussi le haut du corsage, avec un volant de cachemire de bords dentelés. Cette garniture formant un col rabattu est jointe au milieu devant par un nœud de ruban. Les manches sont composées de plis rabattus dont chacun est bontonné au milieu sur des boutons bleus; des volants plissés, en faille, entourent le bas. — Lingerie plissée, en organdi festonné.

AVIS AUX DAMES

Nous croyons être agréables à nos lectrices en leur annonçant que nous sommes à même de mettre à leur disposition un nouvel et précieux élément d'élégance, concernant une des parties essentielles de la toilette. On sait de quelle importance est le rôle de la manche — c'est d'elle qu'il s'agit — dans le costume actuel: devenue complètement indépendante du corsage, non-seulement au point de vue de la forme, mais aussi de l'étoffe dont elle est faite et de son ornementation, elle en est arrivée à constituer une de ces difficultés qui mettent l'imagination à la torture. Les couturières même les plus habiles sont les premières à confesser leur embarras lorsqu'il leur faut trouver une forme nouvelle, s'harmonisant de tout point avec les costumes adoptés par la mode.

Le désir d'être utiles à nos lectrices nous a fait trouver le moyen de vaincre la difficulté. Il consiste à leur offrir, dans les conditions les plus avantageuses, une publication spéciale dont nous avons, pour elles, accepté un dépôt. C'est un charmant album intitulé: **Documents-mode, collection de manches inédites**, composé de six pages (beau papier bristol) comprenant chacune douze modèles de manches; en tout, six douzaines de formes nouvelles, d'un goût parfait et très bien dessinées.

Pour se procurer ce recueil unique dans son genre et d'une si haute utilité en matière de toilette, il suffira à nos lectrices de nous en faire la demande et d'y joindre la somme de six francs en un mandat-pote au nom de MM. Ad. GOUBAUD et FILS (rue Richelieu, 92), ou même en timbres-postes.

Ad. G. et Fils.

REVUE DES MAGASINS

Qu'est-ce que le corset, sinon l'art perfectionné de la forme venant ajouter sa grâce fatiguée aux grâces naturelles du corps, ou corrigeant, au contraire, les imperfections natives? Dans l'un et l'autre cas, c'est un des accessoires les plus importants de la toilette, et nous ne devons pas le choisir indifféremment.

Le nom de Mes DE VERTUS sœurs (rue Auber, 12) et la réputation universelle de la *ceinture Régente* sont de sûrs garants, capables d'inspirer toute confiance, et l'on est trop heureux de connaître une maison aussi honorable pour ne pas se hâter d'en profiter.

Mmes de Vertus ne se sont jamais écartées de ce principe: faire un corset favorable à la beauté du corps, tout en tenant compte de ce que commande la santé. De cette façon, elles se sont toujours trouvées d'accord avec les saines prescriptions de l'hygiène et les exigences de la coquetterie. En résumé, la *Ceinture Régente* est à la fois le meilleur des corsets et celui qui suit de plus près les capricieux changements de la mode. Elle développe gracieusement le buste, et tout en lui donnant un essor agréable et facile, comprime sans dureté la taille, qu'elle fait cambrée et fine.

On n'a pas oublié, sans doute, la ceinture de flanelle pour bains de mer, que nous avons annoncée dernièrement; aujourd'hui, nous sommes à même d'indiquer le résultat qu'on en a obtenu. Les femmes qui s'en sont servies se louent beaucoup du bien-être qu'elles en ont éprouvé; c'est un soutien précieux, nullement gênant pour le bain, et qui donne plus de grâce au maintien. On en a si peu en costume de l'ain!

— Les toilettes d'été de Mme DALTROPE-VORMUS, sont la poésie même, grâce à leur légèreté et à la fraîcheur de leurs nuances. Voici, du reste, ce qu'elle nous a montré (rue Vivienne, 14):

Costume en batiste écar. Le jupon à traîne est entouré de volants plissés, dont les bords sont ornés d'un petit ruban rouge, voilé par une valenciennes. Le tablier est composé de deux écharpes de même étoffe, dont le bord inférieur est garni de plissés rouges, recouverts de hauts valenciennes. Très gracieusement drapées en biais, ces écharpes se réunissent derrière en formant chacune un simple nœud à pans retombants. Cuirasse lisérée de rouge; les manches, rayées d'entre-deux en valenciennes posés sur ruban rouge et de bandes en batiste écar, sont terminées par un plissé pareil à ceux de la jupe. Mentionnons encore un amour de fichu composé des mêmes éléments (batiste, plissés, ruban et dentelle), et qui complète gracieusement la toilette.

Nous avons remarqué également une série de jolis costumes de toile d'Alsace, de *séphirine*, etc., à rayures ou à carreaux, de dispositions nouvelles. Mme Daltrophe-Vormus possède un talent tout particulier pour tirer parti de ces étoffes et les garnir. Elle emploie beaucoup d'un assorti, soit comme bandes pour la tête des plissés, soit comme ourlets de ceux-ci, soit enfin pour former les plissés eux-mêmes. Nous avons vu, par exemple, une toilette à carreaux, lilas et blancs, garnie de plissés lilas unis, recouverts de volants en broderie anglaise blanche; rien n'était plus joli. — Une autre toilette en percale nous a paru fort originale. L'étoffe est à carreaux bleus et blancs, et la garniture consiste en de larges plissés plats, qui sont faits de bandes composées de percale noire et de percale à carreaux, cousues ensemble et formant rayures. Ce noir tranche sur le reste, et des nœuds de ruban rehaussent harmonieusement ce charmant ensemble.

SPÉCIALITÉS

Si de jolies dents ajoutent à la beauté un puissant attrait, elles n'intéressent pas moins la santé par leurs fonctions journalières. Leur conservation est donc de la plus haute importance; à cette condition seulement, on obtient une haleine fraîche et agréable.

Pour arriver à cet heureux résultat, nous ne connaissons pas de meilleur spécifique que l'*Odonto* de Rowland. Cette « perle dentifrice » est sans égale pour entretenir les dents et les gencives dans un état de beauté parfaite et rendre l'haleine fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 12; Fay, rue de la Paix, 9; Hogg, rue Castiglione, 2; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.